

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
France, Colonies... 5 fr. 12 fr. 24 fr.
Etranger... 6 fr. 15 fr. 30 fr.
Les abonnements partent
des 1^{er} et 15 de chaque mois

Le Petit Journal

16
VENDREDI 30 JUILLET 1915
211 — SAINT GERMAIN — 154
53^{me} ANNÉE (NUMÉRO 19,208)
ADMINISTRATION, REDACTION
ANNONCES, 61, rue Lafayette, PARIS (10^e)
TÉLÉPHONE
Rédaction... Aut. 01-76 — 01-77 — 01-78
Administration Aut. 01-67 — 01-74 — 01-75

Edition
de Paris
5 cent.

STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique

5 cent.

Le plan de l'Empereur

En passant par Sofia, le prince de Hohenlohe-Langenburg, qui, au titre d'ambassadeur, joint s. v. p. celui d'Altesse Royale, n'a pas négligé de dire son fait à l'armée française. Il a déclaré qu'elle était composée de « soldats intelligents », connaissant « tous les éléments et principes de la guerre moderne », et sachant « utiliser les inventions techniques les plus récentes ». Il a reconnu en elle une assez bonne imitation de l'armée allemande. « Tout ce que nous inventons, a-t-il dit, au point de vue de la pratique de la guerre, les Français se l'approprient deux jours après. »

D'où il a conclu qu'« avant deux mois » nous serions prêts pour signer la paix, « ce qui déciderait la Russie à en faire autant. » C'est à peu près ce qu'un compatriote notable, quoique moins principal, de l'envoyé extraordinaire à Constantinople, le général Liman de Sanders, proclamait, il y a six mois environ, dans un entretien avec un journaliste de Budapest :

« J'ai idée que la Russie ne résistera pas longtemps, avait-il dit, et quant à la France, elle en a déjà assez. »

Voilà de quelles illusions se nourrissent les personnages qui sont chargés de répandre la pensée de Guillaume II. Ou plutôt, voilà de quelles illusions ils nourrissent les étrangers auxquels ils portent la bonne parole. L'événement donne-t-il cruellement tort à leurs prophéties ? Ils n'en sont pas plus interloqués que leur empereur, et ils n'en continuent pas moins à prophétiser notre défaite à date fixe.

Au début de la campagne, c'était en six semaines qu'ils devaient avoir raison de nous. Plus tard, c'était pour le printemps, puis pour l'été. Maintenant, c'est pour l'automne. « La paix sera faite au mois d'octobre », a récemment déclaré le kaiser. Si cette histoire vous amuse, il ne manquera pas, dans deux mois, de la recommencer.

Bien qu'elle soit principalement imaginée à l'usage des pays neutres, insuffisamment impressionnés par la menace de « la main gantée de fer », elle n'est pas dépourvue de tout fondement aux yeux mêmes de ceux qui la colportent. Sans doute, à Sofia, elle est surtout faite pour convaincre les Bulgares de l'erreur grossière qu'ils commettraient en confiant à d'autres que les Turcs, les Autrichiens et les Allemands le soin de faire prévaloir des revendications qui sont aux antipodes des intérêts de la Turquie, de l'Autriche et de l'Allemagne, mais elle repose aussi sur un plan militaire au développement duquel nous assistons.

Il est même pour nous une vieille connaissance. C'est celui qui consiste à reporter alternativement d'un front sur l'autre un effort qu'il s'agit de faire réussir, et à chercher à écraser l'un de ses adversaires pour venir ensuite à bout de ceux qui restent. On l'a pratiqué en premier lieu contre nous, on le pratique maintenant contre la Russie. On a d'abord voulu briser notre résistance, on veut aujourd'hui briser la résistance russe. Si forte que soit l'armée allemande, ses chefs ne peuvent prétendre vaincre à la fois, et en même temps, sur les deux frontières de leur empire. Ils ont échoué à l'Ouest où ils avaient juré de nous réduire, ils essaient d'être plus heureux à l'Est, en se promettant d'achever en Occident la manœuvre qu'ils tentent en Orient avec d'énormes effectifs.

Nous sommes prévenus. Le raisonnement des diplomates et des généraux allemands, talonnés par le besoin de terminer une guerre qui ruine leur pays en hommes et en argent plus rapidement et plus complètement que le nôtre, est à la hauteur de toutes les intelligences. Il serait parfait si l'on nous supposait incapables de le comprendre. Mais, si peu inventifs que nous soyons aux yeux des compatriotes du prince de Hohenlohe, qui n'ont jamais fait que s'emparer des idées des autres et dont toute la stratégie se borne à copier Frédéric et Napoléon, nous avons compris.

Nous ne savons quel sera le sort de l'opération gigantesque qui se poursuit contre les Russes. Elle se heurte à une formidable résistance, à d'héroïques efforts des troupes vaillantes qui combattent sous les ordres du grand-duc Nicolas ; il ne sera certainement pas aussi facile que ses auteurs le supposent de la conduire au but qu'ils lui assignent. Mais s'ils croient qu'ils nous prendront au dépourvu le jour où ils renouvelleront contre nous les offensives qui leur ont coûté si cher sur l'Yser et sur la Marne, l'aime à croire qu'ils se ménagent plus de déceptions qu'ils n'en ont éprouvé jusqu'à présent.

Nous savons déjà que la durée de la

guerre les épouvante et qu'ils cherchent à en finir à tout prix. Nous savons aussi que, pour leur tenir tête et leur infliger la défaite finale, nous avons besoin de nous préparer et de nous organiser plus qu'on ne l'a fait dans la période où ils ont tiré parti contre nous de notre inertie et de notre négligence. Je ne fais à aucun de nos chefs l'injure d'admettre que, pour eux, les leçons de l'expérience ont été perdues. Elles ne l'ont pas été pour le pays. Elles déjoueront tous les calculs de nos ennemis les plus orgueilleux, les plus violents et les plus perfides, à la condition que nous ne perdions pas une minute pour nous mettre en mesure d'opposer à leur organisation méthodique, à leurs armées et à leur stratégie toutes les forces que peut donner la France plus résolue que jamais à libérer son sol de la souillure de l'étranger.

S. PICHON.



Prince de Hohenlohe-Langenburg

L'accord turco-bulgare

Petrograd, 28 juillet.

La convention bulgare-turque est commentée par toute la presse d'ici comme une désagréable surprise de plus réservée à sa grande protectrice par le royaume qui lui doit l'existence.

Le *Novosti Vremia* publie quelques renseignements complémentaires à l'information du correspondant du *Times* à Sofia. Selon ce journal, la Bulgarie aurait payé la cession de territoire par 85.000 fusils Mauser, qui, en langue diplomatique, dit-il, auraient été échangés contre un nombre égal de fusils bulgares pris par les Turcs en 1912-1913. De plus, la Bulgarie se serait engagée à fournir aux Austro-Allemands 30 wagons d'outils et de fèves quotidiennement. Enfin, la diplomatie bulgare aurait pris l'engagement de mettre à la disposition de l'Allemagne tout ce qui restera de la récolte de cette année, après qu'il aura été pourvu aux besoins du pays.

Le *Novosti Vremia* donne assez le ton général des journaux en écrivant dans son leader : « La lutte actuelle va déterminer pour un siècle la position respective des peuples. Il ne peut s'y trouver de place pour les mercantiles. Qui voudra ne pas être oublié, au jour du jugement, devra justifier de services rendus à la cause du droit. La diplomatie bulgare y pense-t-elle ? » (Le Temps).

Retour d'un blessé de 13 ans prisonnier de guerre

(Dépêche de notre correspondant)

Lyon, 29 juillet.

Ce matin est arrivé le dernier train de rapatriement de nos soldats. Il comportait 256 des nôtres, dont 131 blessés, et 119 médecins ou infirmiers. Le préfet du Rhône leur a souhaité la bienvenue de retour.

Il y avait parmi eux un gamin de 13 ans, Marcel Lemoine, dont le père était cultivateur à Badonvillers, près de Verdun. En février dernier, fuyant devant l'envahisseur, pendant que son père était fait prisonnier, Marcel Lemoine fut atteint au côté gauche par un shrapnell ; il se réfugia dans une cave, autant pour échapper à la mort qu'aux cruautés des brutes allemandes. Mais, découvert dans sa retraite, il fut déclaré prisonnier. Un prisonnier de 13 ans !

En raison de sa blessure, on le transporta à l'hôpital de Saint-Inverard où, bien que guéri, il resta comme captif, subissant le même traitement que les adultes. La mère de Marcel Lemoine, qui est évacuée à Volnay (Côte-d'Or), ignore encore à l'heure actuelle le retour de son cher fils, dont le titre de blessé et de prisonnier de guerre, à treize ans, n'est pas banal.

LE GOUVERNEMENT et les délégués des groupes

Les délégués des groupes se sont entretenus hier à cinq heures à la Chambre, avec M. Viviani, président du Conseil.

Il a été convenu après échange de vues et d'un commun accord que la réponse au texte présenté hier par les délégués serait donnée à bref délai, mardi, paraît-il.

Il peut, en effet, y avoir des cas où le haut commandement verrait des inconvénients à des visites de délégués sur le front. Il faut donc préciser ces cas et établir un texte qui sera adopté de bonne foi de part et d'autre, et qui deviendra définitif.

La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(361^e jour de Guerre) 3 heures soir.

EN ARTOIS, bombardement habituel au cours de la nuit. Dans le secteur de Souchez, quelques combats à coups de grenades et de pétards.

EN ARCONNE, lutte de bombes et de torpilles dans la région de Bagatelle et à Courte-Chaussée.

Près de Saint-Hubert, ainsi que dans le bois de Malancourt, nous avons fait sauter à la mine plusieurs postes allemands.

DANS LES VOSGES, au Lingkopf, dans les positions conquises le 22, nous avons relevé deux cents cadavres allemands et trouvé deux mitrailleuses, deux cents fusils et une grande quantité de munitions et d'équipements. Les troupes allemandes ont laissé sur le terrain au Barrenkopf plus de quatre cents cadavres.

Le nombre exact des prisonniers allemands faits au cours des derniers combats (27, 28 juillet) est de deux cent un.

11 heures soir.

Journée assez calme de la mer aux Vosges ; l'activité de l'artillerie a été plus marquée DANS LE SECTEUR DE SOUCHEZ, AUTOUR D'ARRAS ET DE SOISSONS, EN ARCONNE à Marie-Thérèse, et DEVANT FEY-EN-HAYE.

DANS LES VOSGES, au Ban de Sapt, nous avons réussi à occuper un nouveau groupe de maisons dans la partie sud-ouest de LAUNOIS.

SAINT-DIE et THANN ont reçu quelques obus.

AU BARRENKOPF, les Allemands ont essayé de reprendre les positions dont nous nous étions rendus maîtres. La très violente attaque qu'ils ont lancée a été repoussée ; tous nos gains ont été maintenus. Une batterie allemande, qui accompagnait l'attaque, a été prise sous notre feu et détruite.

LE GRAND CHAGRIN DES AVIATRICES

Avoir des ailes, et ne pas voler !

Emules de Pégoud et des Brindejont des Moulins, sans se laisser effrayer par le souvenir des victimes de la conquête de l'air, nos aviatrices françaises n'entendant pas rester inactives, se sont groupées en une « Union Patriotique » et ont offert leurs services au pays.

Dès le début des hostilités, elles allèrent à la Place de Paris, individuellement, au nombre de six contracter un engagement qui fut accepté.

Depuis, on paraît les avoir quelque peu oubliées. Aussi, se sont-elles adressées par lettre, à la fois au ministre de la Guerre, et au général Hirschauer, directeur de l'Aéronautique militaire.

Et elles attendent, nous ne dirons pas avec patience, car elles commencent à trouver le temps long.

Mme Marthe Richer, secrétaire générale de l'Union patriotique des Aviatrices, a poussé un soupir de soulagement en nous recevant :

« Que le *Petit Journal* nous vienne en aide, nous a-t-elle dit, qu'il soutienne notre demande, et nous lui en serons reconnaissantes. On emploie des femmes dans les services administratifs, pour un service technique où les compétences ne sont pas très abondantes, pourquoi nous laisserait-on de côté ? Pour lever tous les doutes, sur le sérieux de notre proposition, il est bon que le public sache qu'on ne peut pas se déclarer aviatrice sans droit.

Nous sommes aptes à accomplir toutes les tâches

« Il nous faut nos diplômes, obtenus exactement dans les mêmes conditions que ceux des hommes, et toutes nous avons notre licence de pilote délivrée par la Fédération de l'Aéronautique française. Quand je vous dis toutes, nous sommes peu nombreuses, partant pas encombrantes, sept en tout. Encore, retournerons-nous Mlle Durieux qui ne veut plus voler, et deux d'entre nous ayant dépassé l'âge de la mobilisation pour les hommes. Mais nous restons quatre, Mme de la Roche, dont les exploits sont connus ; Mlle Damédoz, gagnante du prix fondé par le sénateur Raymond, pour le record féminin de la hauteur ; Mlle Picard, d'Orléans, et moi qui ai fait je ne sais combien de voyages, et ai participé à un nombre incalculable de fêtes d'aviation.

« Nous sommes aptes à accomplir toutes les tâches qu'on voudra bien nous confier, courrier, liaison, vigie au-dessus des villes, transport et essais des appareils. Nous offrons nos services gratuitement, à la France ou aux nations alliées. Qu'on nous emploie n'importe où, mais qu'on nous emploie. Pour le sport, nous avons risqué notre existence, le sacrifice que nous en faisons ne compte donc pas. Nous remplacerions de bons pilotes qui iraient au front, si l'on ne veut pas de nous près de l'ennemi ».

Mme Richer est une femme dans la

plénitude de la jeunesse, grande, aux traits énergiques et agréables en même temps, elle nous parlait de risquer sa vie comme une autre aurait raconté une visite aux grands magasins. En d'autres temps on



Mme Marthe Richer

inhalerait peut-être, mais depuis la guerre les femmes nous ont habituées à tant d'héroïsme et de dévouement que l'on ne s'étonne plus de rien.

Chute de deux aviateurs allemands

Petrograd, 29 juillet.

Un avion allemand survolant Mitau est tombé d'une grande hauteur. Les deux aviateurs ont été tués sur le coup. Ils ont été brûlés par suite de l'explosion de la benzine.

La "Journée du Poilu"

La réunion des parlementaires qui avait pris l'initiative d'une journée au profit des combattants a eu lieu, hier, à la Chambre.

Le gouvernement ayant adhéré à ce projet, toutes les mesures seront prises en commun entre les parlementaires des deux Chambres pour l'organisation de cette « Journée dite du Poilu ».

UN GÉNÉRAL DÉCORE SON FILS



A l'hôpital auxiliaire de Neuilly, le général Gaillaud remet la Croix de Guerre à son fils, le sergent Gaillaud, et à deux autres braves, le commandant Angelaud et le sergent Pierson.

Ce qui fut Arras

Dans les ruines de la ville

(De notre envoyé spécial)

Juliet.

La malheureuse ville d'Arras, sur laquelle l'ennemi s'est acharné avec sauvagerie, a souffert plus qu'aucune des villes martyres que j'ai vues.

Senlis et Gerbéviller ont été brûlés, et il reste beaucoup plus de Gerbéviller et de Senlis que d'Arras. Reims a été bombardée terriblement et malgré ses innombrables ruines, à commencer par celle de sa cathédrale, Reims paraîtrait presque intact auprès d'Arras... Je n'ai point visité Malines, ni Louvain.

Tandis qu'hier soir le bombardement terrible de la ville, si angoissant à qui n'y assiste que par le bruit, nous retenait à D... les officiers qui m'accompagnaient m'avaient dit :

« Ils bombardent Arras tous les après-midi, surtout vers le soir, quand nos hommes ont un peu plus de liberté dans leurs cantonnements et qu'ils font la soupe, parce qu'ils espèrent en tuer davantage. »

« Ils » bombardent encore avec intensité toutes les nuits dans le but de gêner le ravitaillement et pour empêcher nos mouvements de troupes mais généralement au petit matin ils se taisent.

Cette accalmie s'est produite, nous en avons profité.

Nous n'avons pu pénétrer en ville par Beaudrimont, qui était la rue que l'on suivait la dernière fois où j'y suis allé : la porte monumentale de Vauban, devenue tas de gravats, obstrue la route à l'entrée.

Une autre rue a accueilli nos premiers pas dans la nécropole de pierres brisées, après un détour hors des murs où nous saluâmes les tombes — trop nombreuses — des militaires et des civils tués par le bombardement, réunies dans le même cimetière provisoire. Cette rue était large jadis, très large même. Elle est devenue un boyau, à force de corniches tombées et de tuiles et de charbons.

« Voici le couvent du Saint-Sacrement, ancien cloître de femmes qui allait devenir grand séminaire quand la guerre le fit ambuler. Les toits sont percés. Les dentelles de pierre flamboyantes de la façade comportent d'innombrables trous béants que leur architecte n'avait pas prévus. La mémoire cherche en vain le clocheton de pierre ajourée. Ironie, le drapeau de Genève, haut dans l'air, indique aux artilleurs allemands leur devoir de ne point viser ici... »

Le silence sur les décombres

Tandis que nous pénétrons plus avant en ville, d'une marche incertaine, nos impressions se précisent et se précipitent. C'est d'abord, par-dessus toutes les autres, et plus même que celle des ruines accumulées, l'effort saisissant du vide et du profond silence qui nous entourent, tandis que le canon tonne plus loin.

De toutes les parties de la ville, c'est celle-ci qui reste la plus habitée et, cependant, elle paraît être absolument déserte. L'heure aidant, il nous souvient d'avoir en d'autres temps connu la même impression dans des villes très peuplées, l'été, entre le moment où le soleil se lève et l'arrivée des premiers laitiers de la campagne.

Comme nous arrivons à un carrefour, découpé par la chute presque complète du pignon de maisons qui le séparait d'une autre « placette » voisine, un fracas soudain brise le silence innombrable qui commence à peser sur nous comme une chape de plomb. Ce fracas roule, se répète dans les ruines. Ce n'est pas un obus qui éclate : c'est une corniche, rendue branlante par une explosion précédente, qu'un léger souffle d'air a détachée.

Nous avançons ; une nouvelle impression se superpose à la précédente et peu à peu l'efface en la remplaçant.

C'est l'imprévu de tout ce que nous découvrons les murs abattus, les façades tombées à la rue, les maisons qui ne sont plus.

Ici une demeure, dont la façade seule manque, nous arrête un instant. Les débris, une salle à manger au premier étage d'encre sur le vide. Elles ont gardé le désarroi du départ des propriétaires, quand eux-ci ont dû fuir avant le premier ou le second bombardement, il y a neuf mois. Il semble au premier moment qu'ils soient partis d'hier.

« Une belle coupe ! » dit un lieutenant.

Le dernier crime

En octobre, le terme obligatoire de toute « reconnaissance » dans Arras dévasté par les obus — les mots de promenade ou d'excursion blessant trop le sentiment par ce qui s'y attache d'idées heureuses pour pouvoir les employer ici — c'étaient les ruines de l'Hôtel de Ville. Mais les crimes allemands se succèdent, le dernier fait oublier le précédent. Aujourd'hui la destruction du beau beffroi au Lion de Flandres et de ce décor unique que lui faisaient les maisons espagnoles de la petite place, que cela déjà paraît vain !

Un nouveau crime a été commis cette semaine même par les marmites de 150, de 210 et de 420 (les Allemands disent de 15, de 21 et de 42 centimètres). Il est récent. Ce sont des ruines encore fumantes que nous allons contempler à l'ancien palais Saint-Vaast.

Une note officielle a, depuis, donné un récit sommaire de la fin du vieux cloître bénédictin d'avant la Révolution. Cela arriva il y a quelques jours.

Depuis deux jours, deux à trois cents obus par heure tombaient sur la ville. Ce soir-là, sur le mot d'ordre de quelque état-major, tous se mirent à converger vers les façades de pierre grise et les hectares de toits d'ardoise — déjà bien troués — du vieux palais. Ce fut une ronde infernale d'explosions, avec des hauts et des bas. Au centenaire, vingt incendies différents brûlaient toute la forêt de vieux chênes charpentés au-dessus des différents corps de logis : le musée, la bibliothèque, les archives départementales, l'ancien évêché, l'ancien grand séminaire. L'incendie avait commencé au-dessus de la bibliothèque et gagné de proche en proche.

Bientôt, ce fut le tour des étages.

Dans le soir tombant, l'incendie continuait à rougeoier.

LA GRÈCE ou le labyrinthe

(De notre envoyé spécial)

... Juillet.

En politique, la Grèce est le pays du labyrinthe. Je suis entré dans le labyrinthe, je n'en suis pas sorti. Ne croyez pas que je m'y étais aventuré seul. J'ai pris pour guides des ministres, un directeur des affaires politiques, M. Venizelos et des confrères. Ensemble, tour à tour, nous avons parcouru le dédale. Ils marchaient à côté de moi. Nous allâmes ainsi longtemps. Quand il s'est agi de marcher vers la sortie, que ce fut avec l'un, que ce fut avec l'autre, nous n'avons fait que nous heurter contre les glaces. Je ne me suis pas encore retrouvé.

Permettez qu'en votre compagnie, je recommence la promenade, peut-être que, plus perspicaces que moi, vous arriverez à me débrouiller.

Une scène royale

Nous sommes au début, dans la première quinzaine de mars. La Grèce va partir. Venizelos le veut. S. M. la reine ne le veut pas.

Il faut rapporter une scène royale qui s'est passée à cette heure.

Il ne restait, au roi, plus qu'une nuit pour décider de la guerre ou de la démission de son premier ministre, de celui dont il disait : « Est-ce qu'enfin nous ne ferons rien sans que Venizelos soit de moitié avec nous ? »

S. M. Sophie, reine de Grèce et sœur de l'empereur d'Allemagne, avait déclaré dans la journée : « Tant que je serai ici, ce pays ne sortira pas de la neutralité. » Le soir vint. La reine se présentait dans les appartements du roi. Le roi balançait encore intérieurement entre les deux décisions. La reine — et ce n'est pas moi, c'est la cour qui le raconte — se changea subitement en reine de tragédie. Il ne lui manquait qu'un péplum pour être un personnage d'Eschyle ou d'Euripide. Si la Grèce déclarait la guerre, elle irait jusqu'à lui enlever ses enfants ! Pour échapper aux imprécations de la souveraine, le roi sortit dans ses jardins, la nuit était froide — et cette fois ce n'est plus la cour, c'est le peuple qui le raconte — c'est là qu'il prit son mal.

Ce n'est qu'une histoire de cette période, il y en a d'autres.

Pour calmer le courroux de la reine et conjurer ses menaces, le roi accepta la démission de Venizelos.

Et la Grèce dit alors : « Le peuple jugera ». On nomma un nouveau président du Conseil. On convoqua les électeurs. Et patiemment on attendit les urnes d'où la lumière devait sortir.

Le peuple, dans certaines circonstances, pour des souverains ou pour un gouvernement, est ce qu'il y a de mieux, comme ombre pour s'étendre, dormir et oublier. Après cette alerte, à son aise, la reine respira. Par contre, le roi faillit mourir.

La politique est sans pitié. Pour le nouveau gouvernement grec, la maladie du roi allait devenir un excellent agent électoral. En Macédoine, en Epire, dans le Péloponèse, le gouvernement faisait dire : « Grecs ! vous aimez votre roi, n'est-ce pas ? Bien, mettez vos bulletins de vote dans les urnes venizelistes, ce serait plonger vos doigts dans les plaies sanglantes de Constantin-le-Victorieux (on sait que les victoires grecques dans la guerre de 1913 ont rendu le roi très populaire dans son pays). Le peuple grec était perplexé. Il voulait de Venizelos, il ne désirait pas s'ensanglanter les doigts. Il cherchait un moyen de prouver à la fois son amour à son souverain et son attachement à son grand homme. Le moyen se présenta sous la forme d'une icône.

Deuxième histoire

Et voici la deuxième histoire de cette période.

Le souverain était très mal. Où les docteurs allemands avaient échoué, seule la divinité pouvait réussir. A l'île de Tinos, il y a, célèbre dans toute l'Hellade, une icône de la Vierge qui guérit chaque année des milliers de Grecs — des Grecs seulement, la Vierge ne connaît pas d'autres nationalités, de sorte que si la reine Sophie avait été malade, l'icône n'aurait pas guéri la reine Sophie — la cour, le gouvernement, le clergé décidèrent d'envoyer chercher l'icône.

Le peuple se dit : C'est notre affaire, nous allons pouvoir prouver que tout en votant pour Venizelos, nous n'avons pas l'intention de fouiller dans les plaies du roi. L'icône arriva au Pirée. Trente mille électeurs, derrière le métropolitain, étaient venus la chercher. Ils l'accompagnèrent jusqu'au palais. Tout le reste d'Athènes était aux fenêtres. Publiquement, d'avance, la capitale se lavait les mains.

Que je n'oublie pas de dire que l'icône fit son miracle. On l'apporta dans la chambre de l'auguste malade. Se réveillant et l'apercevant, il dit : « Qu'est-ce ci ? » On le lui apporta. Alors il voulut la baiser. Il se souleva et à cet instant précis, l'abcès qui devait l'emporter perça. S. M. était sauvée.

Il n'y avait plus aucun doute : Le roi de Grèce était marqué du doigt de Dieu. Sa popularité ne fit qu'augmenter.

Enfin le jour des élections arriva. Le peuple parla. Je ne connais pas M. Gounaris, je ne crois cependant pas me tromper en affirmant qu'il est sourd : il n'entendait sa voix que trois jours après qu'elle eût résonné.

Cette surdité a son explication — et c'est la troisième histoire de cette période.

L'explication s'appelle le baron

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le vis en magnifique redingote : il allait chez la reine.

Schenck, baron allemand, et S. M. la reine des Hellènes ne peuvent naturellement que s'entendre. Il suffit au palais que l'on annonce Schenck pour que S. M. s'empresse. Et quand S. M. est avec Schenck, personne au monde ne saurait déranger Schenck et S. M.

C'est lui qui paye les élections en Macédoine. Malgré la Macédoine, Venizelos avait encore 184 députés. Alors Schenck, auquel son argent donne des idées, proposa de ne pas proclamer de suite les résultats. Il pensa que, la finance aidant, on pourrait changer la majorité. (Car on sait que les Allemands ne doutent de rien). Il s'y occupa pendant trois jours. On ne dit pas s'il y récolta des gifles, mais les trois jours écoulés, les 184 formaient encore le bloc.

Après le vote populaire

Donc les élections sont terminées. On devait consulter le peuple, le peuple s'est prononcé. Venizelos est désigné pour reprendre le pouvoir. Le gouvernement le dit lui-même. Le 20 juillet, lors de la convocation de la Chambre, il passera la main. Mais quelques jours coulent et des traits circulent, M. Gounaris, prétendant, veut retarder la réunion du Parlement. Les journaux libéraux s'émouvent. Ils demandent : Est-ce vrai ? M. Gounaris déclare qu'il n'a jamais eu cette intention, que la situation de la Grèce est grave, que ce n'est pas l'heure de s'amuser à des pêtis jeux. Très bien ! Très bien ! crie-t-on. La Grèce n'attend plus que le 20 juillet. Cinq jours avant, les premiers bruits commencent : la Chambre ne sera pas convoquée. Les gens disent : « Pensez-vous ? Ce n'est pas possible ». Le lendemain, subitement, Gounaris se dresse et crie : « Je ne veux pas tuer le roi ! » Qui vous accuse de vouloir tuer le roi, demande-t-on, effaré ? « Je ne veux pas tuer le roi, répète Gounaris ; réunir la Chambre le 20 serait l'assassiner. » Et ramassant dans une phrase toutes les molles subtilités d'Orient, il proclame : « On me disait que le roi était encore malade, j'ai recommandé aux médecins avec insistance de ne pas exagérer les dangers par sollicitude démesurée pour la santé du souverain. Malgré mes recommandations, ils m'ont assuré par écrit que si je n'ajournais pas la Chambre, il y avait péril pour la vie de Sa Majesté, alors je n'ai plus hésité. »

C'est une phrase qu'il faudra porter continuellement sur soi. On la relira dans ses moments de neurasthénie et dans les yeux renaitra le sourire !

IL Y A UN AN

Derniers pourparlers, Premiers préparatifs

29 Juillet.

Journée d'attente, dans l'attente de graves événements. Les dernières espérances de médiation semblent s'évanouir. Toutefois, les contacts diplomatiques sont conservés. L'ambassadeur d'Allemagne à Petrograd est de nouveau reçu par M. Sazonov, ministre des affaires étrangères de Russie, mais l'attitude de l'empire germanique reste énigmatique. Des mesures préparatoires à la mobilisation sont prises de l'autre côté du Rhin. Des troupes allemandes sont concentrées à la frontière germano-belge et le gouvernement d'Albert I^{er} en présence de cette menace prend des précautions militaires.

Pour éviter toute cause de conflit intérieur dans les circonstances graves que l'Europe traverse, le gouvernement anglais renonce à présenter au Parlement le projet de Home rule et accomplit ainsi le premier acte qui doit faire l'union de tous les partis politiques de la Grande-Bretagne. La Russie mobilise partiellement et le tsar, ce retour à Peterhof, réunit ses ministres. En France, le gouvernement décide de tenir conseil tous les jours.

Pendant ce temps, les monitors autrichiens continuent à bombarder Belgrade, et les Serbes ripostent à coups de canon. De petits combats ont lieu sur les rives de la Drava : ce sont les escarmouches préliminaires du grand conflit qui doit ensanglanter l'Europe.

L'ANNIVERSAIRE

du premier jour de guerre

Il a été annoncé que la Chambre tiendrait le 1^{er} août, une séance destinée à commémorer après un an d'intervalle la fameuse séance de l'Union Sacrée et que M. Paul Deschanel, président de la Chambre et M. Viviani, président du Conseil y prendraient la parole pour affirmer à nouveau l'entente unanime de la France en face de l'ennemi.

Mais il convient que la Chambre elle-même soit consultée sur le projet de cette séance et c'est elle-même qui décidera cette manifestation patriotique.

LES MORTS GLORIEUSES

M. Henri Daragon, sergent au 1^{er} territorial, maire de Bures (Calvados) a été tué à l'ennemi, le 5 juin, à Hébuterne. Un service a eu lieu à Bures devant une nombreuse assistance.

Une prime aux destructeurs de Zeppelins

On sait que lord Mitchellham a offert un prix de mille livres (25.000 francs), à chacun des aviateurs qui détruiront, en les attaquant en plein vol, les dix premiers Zeppelins. Ces primes pourront être attribuées à des aviateurs français.

PROPOS D'ACTUALITE

Ne gaspillons pas

Nous sommes un peuple de gâcheurs. On croit que nous ne savons pas la valeur des choses tant nous gaspillons à plaisir. Beaucoup d'officiers en font la remarque. Pourquoi, disent-ils, n'imitons-nous pas les Allemands qui tirent parti de tout ?

Il y a, m'écrivait l'un d'eux, du blé qu'on laisse pourrir dans les granges des villages abandonnés. On nous fait des tapis, pour les murs de nos abris souterrains, avec du lin qui n'est pas battu. Ça fait peine aux cultivateurs-soldats qui voient cela. A Arras, je pourrais citer une brasserie où il y a cent cinquante mille litres d'orge et de houblon qu'on laisse perdre...

Et le gaspillage des objets d'entretien et d'habillement !

Chaque jour, nous dit un soldat, il est perdu sur le front une quantité incalculable de chemises, de caleçons, de mouchoirs, etc. Et tout cela pourrait être ramené avec profit par les convoyeurs qui, toutes les semaines, continuent au front les colis de provisions que nous envoyent nos parents.

Sans doute, ajoute ce petit prévoyant, sans doute, nous trouvons bien, de temps à autre, le moyen de lever nos affaires, mais ce n'est qu'une averse, nous voilà forcés d'empiler notre linge tout mouillé dans nos sacs. Alors beaucoup préfèrent le jeter. Et voilà comment se perdent les objets les plus utiles au soldat.

Quant à trouver une femme qui consente à faire votre lessive, c'est possible, à l'arrière, mais ça coûte pour le moins 50 centimes par chemise... Et, dame, nos ressources ne nous permettent pas ces folles dépenses...

Aux extraits de ces deux lettres, j'ajouterai l'extrait d'une troisième. Celle-ci est d'une brave femme qui habite une ville de dépôt et voudrait se rendre utile, elle aussi, dans la mesure de ses moyens.

Qu'on nous apporte, dit-elle, le linge de nos soldats, leurs vêtements de laine usagés. Nous sommes ici quelques vieilles qui ne demandons qu'à laver, raccommoder le tout. Ce serait encore travailler pour la France.

Que n'utilise-t-on ces bonnes volontés ? Il faut être économes. Les Allemands, disent les femmes, ces jours-ci, préparent les sous-vêtements de leurs soldats en vue de la saison froide. Les familles et les soldats eux-mêmes seraient heureux de savoir qu'on y pense aussi chez nous.

Jeun Leocq.

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le vis en magnifique redingote : il allait chez la reine.

Schenck, baron allemand, et S. M. la reine des Hellènes ne peuvent naturellement que s'entendre. Il suffit au palais que l'on annonce Schenck pour que S. M. s'empresse. Et quand S. M. est avec Schenck, personne au monde ne saurait déranger Schenck et S. M.

C'est lui qui paye les élections en Macédoine. Malgré la Macédoine, Venizelos avait encore 184 députés. Alors Schenck, auquel son argent donne des idées, proposa de ne pas proclamer de suite les résultats. Il pensa que, la finance aidant, on pourrait changer la majorité. (Car on sait que les Allemands ne doutent de rien). Il s'y occupa pendant trois jours. On ne dit pas s'il y récolta des gifles, mais les trois jours écoulés, les 184 formaient encore le bloc.

Depuis, le baron a l'œil déconfit, surtout depuis hier : le patron de l'hôtel, pour des motifs qui ne s'impriment pas, l'a flanqué à la porte.

Bulletin de la Guerre

Placements à recommander aux tuteurs, femmes mariées

Emplois et remplois légaux

L'approvisionnement de charbon

Un projet de taxation

Les viandes frigorifiées

La répression de l'ivresse publique et la réglementation des débits de boissons à la Chambre

Nouvelles Diverses

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le vis en magnifique redingote : il allait chez la reine.

Schenck, baron allemand, et S. M. la reine des Hellènes ne peuvent naturellement que s'entendre. Il suffit au palais que l'on annonce Schenck pour que S. M. s'empresse. Et quand S. M. est avec Schenck, personne au monde ne saurait déranger Schenck et S. M.

C'est lui qui paye les élections en Macédoine. Malgré la Macédoine, Venizelos avait encore 184 députés. Alors Schenck, auquel son argent donne des idées, proposa de ne pas proclamer de suite les résultats. Il pensa que, la finance aidant, on pourrait changer la majorité. (Car on sait que les Allemands ne doutent de rien). Il s'y occupa pendant trois jours. On ne dit pas s'il y récolta des gifles, mais les trois jours écoulés, les 184 formaient encore le bloc.

Depuis, le baron a l'œil déconfit, surtout depuis hier : le patron de l'hôtel, pour des motifs qui ne s'impriment pas, l'a flanqué à la porte.

Après le vote populaire

Donc les élections sont terminées. On devait consulter le peuple, le peuple s'est prononcé. Venizelos est désigné pour reprendre le pouvoir. Le gouvernement le dit lui-même. Le 20 juillet, lors de la convocation de la Chambre, il passera la main. Mais quelques jours coulent et des traits circulent, M. Gounaris, prétendant, veut retarder la réunion du Parlement. Les journaux libéraux s'émouvent. Ils demandent : Est-ce vrai ? M. Gounaris déclare qu'il n'a jamais eu cette intention, que la situation de la Grèce est grave, que ce n'est pas l'heure de s'amuser à des pêtis jeux. Très bien ! Très bien ! crie-t-on. La Grèce n'attend plus que le 20 juillet. Cinq jours avant, les premiers bruits commencent : la Chambre ne sera pas convoquée. Les gens disent : « Pensez-vous ? Ce n'est pas possible ». Le lendemain, subitement, Gounaris se dresse et crie : « Je ne veux pas tuer le roi ! » Qui vous accuse de vouloir tuer le roi, demande-t-on, effaré ? « Je ne veux pas tuer le roi, répète Gounaris ; réunir la Chambre le 20 serait l'assassiner. » Et ramassant dans une phrase toutes les molles subtilités d'Orient, il proclame : « On me disait que le roi était encore malade, j'ai recommandé aux médecins avec insistance de ne pas exagérer les dangers par sollicitude démesurée pour la santé du souverain. Malgré mes recommandations, ils m'ont assuré par écrit que si je n'ajournais pas la Chambre, il y avait péril pour la vie de Sa Majesté, alors je n'ai plus hésité. »

C'est une phrase qu'il faudra porter continuellement sur soi. On la relira dans ses moments de neurasthénie et dans les yeux renaitra le sourire !

IL Y A UN AN

Derniers pourparlers, Premiers préparatifs

29 Juillet.

Journée d'attente, dans l'attente de graves événements. Les dernières espérances de médiation semblent s'évanouir. Toutefois, les contacts diplomatiques sont conservés. L'ambassadeur d'Allemagne à Petrograd est de nouveau reçu par M. Sazonov, ministre des affaires étrangères de Russie, mais l'attitude de l'empire germanique reste énigmatique. Des mesures préparatoires à la mobilisation sont prises de l'autre côté du Rhin. Des troupes allemandes sont concentrées à la frontière germano-belge et le gouvernement d'Albert I^{er} en présence de cette menace prend des précautions militaires.

Pour éviter toute cause de conflit intérieur dans les circonstances graves que l'Europe traverse, le gouvernement anglais renonce à présenter au Parlement le projet de Home rule et accomplit ainsi le premier acte qui doit faire l'union de tous les partis politiques de la Grande-Bretagne. La Russie mobilise partiellement et le tsar, ce retour à Peterhof, réunit ses ministres. En France, le gouvernement décide de tenir conseil tous les jours.

Pendant ce temps, les monitors autrichiens continuent à bombarder Belgrade, et les Serbes ripostent à coups de canon. De petits combats ont lieu sur les rives de la Drava : ce sont les escarmouches préliminaires du grand conflit qui doit ensanglanter l'Europe.

L'ANNIVERSAIRE

du premier jour de guerre

Il a été annoncé que la Chambre tiendrait le 1^{er} août, une séance destinée à commémorer après un an d'intervalle la fameuse séance de l'Union Sacrée et que M. Paul Deschanel, président de la Chambre et M. Viviani, président du Conseil y prendraient la parole pour affirmer à nouveau l'entente unanime de la France en face de l'ennemi.

Mais il convient que la Chambre elle-même soit consultée sur le projet de cette séance et c'est elle-même qui décidera cette manifestation patriotique.

LES MORTS GLORIEUSES

M. Henri Daragon, sergent au 1^{er} territorial, maire de Bures (Calvados) a été tué à l'ennemi, le 5 juin, à Hébuterne. Un service a eu lieu à Bures devant une nombreuse assistance.

Une prime aux destructeurs de Zeppelins

On sait que lord Mitchellham a offert un prix de mille livres (25.000 francs), à chacun des aviateurs qui détruiront, en les attaquant en plein vol, les dix premiers Zeppelins. Ces primes pourront être attribuées à des aviateurs français.

PROPOS D'ACTUALITE

Ne gaspillons pas

Nous sommes un peuple de gâcheurs. On croit que nous ne savons pas la valeur des choses tant nous gaspillons à plaisir. Beaucoup d'officiers en font la remarque. Pourquoi, disent-ils, n'imitons-nous pas les Allemands qui tirent parti de tout ?

Il y a, m'écrivait l'un d'eux, du blé qu'on laisse pourrir dans les granges des villages abandonnés. On nous fait des tapis, pour les murs de nos abris souterrains, avec du lin qui n'est pas battu. Ça fait peine aux cultivateurs-soldats qui voient cela. A Arras, je pourrais citer une brasserie où il y a cent cinquante mille litres d'orge et de houblon qu'on laisse perdre...

Et le gaspillage des objets d'entretien et d'habillement !

Chaque jour, nous dit un soldat, il est perdu sur le front une quantité incalculable de chemises, de caleçons, de mouchoirs, etc. Et tout cela pourrait être ramené avec profit par les convoyeurs qui, toutes les semaines, continuent au front les colis de provisions que nous envoyent nos parents.

Sans doute, ajoute ce petit prévoyant, sans doute, nous trouvons bien, de temps à autre, le moyen de lever nos affaires, mais ce n'est qu'une averse, nous voilà forcés d'empiler notre linge tout mouillé dans nos sacs. Alors beaucoup préfèrent le jeter. Et voilà comment se perdent les objets les plus utiles au soldat.

Quant à trouver une femme qui consente à faire votre lessive, c'est possible, à l'arrière, mais ça coûte pour le moins 50 centimes par chemise... Et, dame, nos ressources ne nous permettent pas ces folles dépenses...

Aux extraits de ces deux lettres, j'ajouterai l'extrait d'une troisième. Celle-ci est d'une brave femme qui habite une ville de dépôt et voudrait se rendre utile, elle aussi, dans la mesure de ses moyens.

Qu'on nous apporte, dit-elle, le linge de nos soldats, leurs vêtements de laine usagés. Nous sommes ici quelques vieilles qui ne demandons qu'à laver, raccommoder le tout. Ce serait encore travailler pour la France.

Que n'utilise-t-on ces bonnes volontés ? Il faut être économes. Les Allemands, disent les femmes, ces jours-ci, préparent les sous-vêtements de leurs soldats en vue de la saison froide. Les familles et les soldats eux-mêmes seraient heureux de savoir qu'on y pense aussi chez nous.

Jeun Leocq.

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le vis en magnifique redingote : il allait chez la reine.

Schenck, baron allemand, et S. M. la reine des Hellènes ne peuvent naturellement que s'entendre. Il suffit au palais que l'on annonce Schenck pour que S. M. s'empresse. Et quand S. M. est avec Schenck, personne au monde ne saurait déranger Schenck et S. M.

C'est lui qui paye les élections en Macédoine. Malgré la Macédoine, Venizelos avait encore 184 députés. Alors Schenck, auquel son argent donne des idées, proposa de ne pas proclamer de suite les résultats. Il pensa que, la finance aidant, on pourrait changer la majorité. (Car on sait que les Allemands ne doutent de rien). Il s'y occupa pendant trois jours. On ne dit pas s'il y récolta des gifles, mais les trois jours écoulés, les 184 formaient encore le bloc.

Depuis, le baron a l'œil déconfit, surtout depuis hier : le patron de l'hôtel, pour des motifs qui ne s'impriment pas, l'a flanqué à la porte.

Bulletin de la Guerre

Placements à recommander aux tuteurs, femmes mariées

Emplois et remplois légaux

L'approvisionnement de charbon

Un projet de taxation

Les viandes frigorifiées

La répression de l'ivresse publique et la réglementation des débits de boissons à la Chambre

Nouvelles Diverses

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le vis en magnifique redingote : il allait chez la reine.

Schenck, baron allemand, et S. M. la reine des Hellènes ne peuvent naturellement que s'entendre. Il suffit au palais que l'on annonce Schenck pour que S. M. s'empresse. Et quand S. M. est avec Schenck, personne au monde ne saurait déranger Schenck et S. M.

C'est lui qui paye les élections en Macédoine. Malgré la Macédoine, Venizelos avait encore 184 députés. Alors Schenck, auquel son argent donne des idées, proposa de ne pas proclamer de suite les résultats. Il pensa que, la finance aidant, on pourrait changer la majorité. (Car on sait que les Allemands ne doutent de rien). Il s'y occupa pendant trois jours. On ne dit pas s'il y récolta des gifles, mais les trois jours écoulés, les 184 formaient encore le bloc.

Depuis, le baron a l'œil déconfit, surtout depuis hier : le patron de l'hôtel, pour des motifs qui ne s'impriment pas, l'a flanqué à la porte.

Après le vote populaire

Donc les élections sont terminées. On devait consulter le peuple, le peuple s'est prononcé. Venizelos est désigné pour reprendre le pouvoir. Le gouvernement le dit lui-même. Le 20 juillet, lors de la convocation de la Chambre, il passera la main. Mais quelques jours coulent et des traits circulent, M. Gounaris, prétendant, veut retarder la réunion du Parlement. Les journaux libéraux s'émouvent. Ils demandent : Est-ce vrai ? M. Gounaris déclare qu'il n'a jamais eu cette intention, que la situation de la Grèce est grave, que ce n'est pas l'heure de s'amuser à des pêtis jeux. Très bien ! Très bien ! crie-t-on. La Grèce n'attend plus que le 20 juillet. Cinq jours avant, les premiers bruits commencent : la Chambre ne sera pas convoquée. Les gens disent : « Pensez-vous ? Ce n'est pas possible ». Le lendemain, subitement, Gounaris se dresse et crie : « Je ne veux pas tuer le roi ! » Qui vous accuse de vouloir tuer le roi, demande-t-on, effaré ? « Je ne veux pas tuer le roi, répète Gounaris ; réunir la Chambre le 20 serait l'assassiner. » Et ramassant dans une phrase toutes les molles subtilités d'Orient, il proclame : « On me disait que le roi était encore malade, j'ai recommandé aux médecins avec insistance de ne pas exagérer les dangers par sollicitude démesurée pour la santé du souverain. Malgré mes recommandations, ils m'ont assuré par écrit que si je n'ajournais pas la Chambre, il y avait péril pour la vie de Sa Majesté, alors je n'ai plus hésité. »

C'est une phrase qu'il faudra porter continuellement sur soi. On la relira dans ses moments de neurasthénie et dans les yeux renaitra le sourire !

IL Y A UN AN

Derniers pourparlers, Premiers préparatifs

29 Juillet.

Journée d'attente, dans l'attente de graves événements. Les dernières espérances de médiation semblent s'évanouir. Toutefois, les contacts diplomatiques sont conservés. L'ambassadeur d'Allemagne à Petrograd est de nouveau reçu par M. Sazonov, ministre des affaires étrangères de Russie, mais l'attitude de l'empire germanique reste énigmatique. Des mesures préparatoires à la mobilisation sont prises de l'autre côté du Rhin. Des troupes allemandes sont concentrées à la frontière germano-belge et le gouvernement d'Albert I^{er} en présence de cette menace prend des précautions militaires.

Pour éviter toute cause de conflit intérieur dans les circonstances graves que l'Europe traverse, le gouvernement anglais renonce à présenter au Parlement le projet de Home rule et accomplit ainsi le premier acte qui doit faire l'union de tous les partis politiques de la Grande-Bretagne. La Russie mobilise partiellement et le tsar, ce retour à Peterhof, réunit ses ministres. En France, le gouvernement décide de tenir conseil tous les jours.

Pendant ce temps, les monitors autrichiens continuent à bombarder Belgrade, et les Serbes ripostent à coups de canon. De petits combats ont lieu sur les rives de la Drava : ce sont les escarmouches préliminaires du grand conflit qui doit ensanglanter l'Europe.

L'ANNIVERSAIRE

du premier jour de guerre

Il a été annoncé que la Chambre tiendrait le 1^{er} août, une séance destinée à commémorer après un an d'intervalle la fameuse séance de l'Union Sacrée et que M. Paul Deschanel, président de la Chambre et M. Viviani, président du Conseil y prendraient la parole pour affirmer à nouveau l'entente unanime de la France en face de l'ennemi.

Mais il convient que la Chambre elle-même soit consultée sur le projet de cette séance et c'est elle-même qui décidera cette manifestation patriotique.

LES MORTS GLORIEUSES

M. Henri Daragon, sergent au 1^{er} territorial, maire de Bures (Calvados) a été tué à l'ennemi, le 5 juin, à Hébuterne. Un service a eu lieu à Bures devant une nombreuse assistance.

Une prime aux destructeurs de Zeppelins

On sait que lord Mitchellham a offert un prix de mille livres (25.000 francs), à chacun des aviateurs qui détruiront, en les attaquant en plein vol, les dix premiers Zeppelins. Ces primes pourront être attribuées à des aviateurs français.

PROPOS D'ACTUALITE

Ne gaspillons pas

Nous sommes un peuple de gâcheurs. On croit que nous ne savons pas la valeur des choses tant nous gaspillons à plaisir. Beaucoup d'officiers en font la remarque. Pourquoi, disent-ils, n'imitons-nous pas les Allemands qui tirent parti de tout ?

Il y a, m'écrivait l'un d'eux, du blé qu'on laisse pourrir dans les granges des villages abandonnés. On nous fait des tapis, pour les murs de nos abris souterrains, avec du lin qui n'est pas battu. Ça fait peine aux cultivateurs-soldats qui voient cela. A Arras, je pourrais citer une brasserie où il y a cent cinquante mille litres d'orge et de houblon qu'on laisse perdre...

Et le gaspillage des objets d'entretien et d'habillement !

Chaque jour, nous dit un soldat, il est perdu sur le front une quantité incalculable de chemises, de caleçons, de mouchoirs, etc. Et tout cela pourrait être ramené avec profit par les convoyeurs qui, toutes les semaines, continuent au front les colis de provisions que nous envoyent nos parents.

Sans doute, ajoute ce petit prévoyant, sans doute, nous trouvons bien, de temps à autre, le moyen de lever nos affaires, mais ce n'est qu'une averse, nous voilà forcés d'empiler notre linge tout mouillé dans nos sacs. Alors beaucoup préfèrent le jeter. Et voilà comment se perdent les objets les plus utiles au soldat.

Quant à trouver une femme qui consente à faire votre lessive, c'est possible, à l'arrière, mais ça coûte pour le moins 50 centimes par chemise... Et, dame, nos ressources ne nous permettent pas ces folles dépenses...

Aux extraits de ces deux lettres, j'ajouterai l'extrait d'une troisième. Celle-ci est d'une brave femme qui habite une ville de dépôt et voudrait se rendre utile, elle aussi, dans la mesure de ses moyens.

Qu'on nous apporte, dit-elle, le linge de nos soldats, leurs vêtements de laine usagés. Nous sommes ici quelques vieilles qui ne demandons qu'à laver, raccommoder le tout. Ce serait encore travailler pour la France.

Que n'utilise-t-on ces bonnes volontés ? Il faut être économes. Les Allemands, disent les femmes, ces jours-ci, préparent les sous-vêtements de leurs soldats en vue de la saison froide. Les familles et les soldats eux-mêmes seraient heureux de savoir qu'on y pense aussi chez nous.

Jeun Leocq.

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le vis en magnifique redingote : il allait chez la reine.

Schenck, baron allemand, et S. M. la reine des Hellènes ne peuvent naturellement que s'entendre. Il suffit au palais que l'on annonce Schenck pour que S. M. s'empresse. Et quand S. M. est avec Schenck, personne au monde ne saurait déranger Schenck et S. M.

C'est lui qui paye les élections en Macédoine. Malgré la Macédoine, Venizelos avait encore 184 députés. Alors Schenck, auquel son argent donne des idées, proposa de ne pas proclamer de suite les résultats. Il pensa que, la finance aidant, on pourrait changer la majorité. (Car on sait que les Allemands ne doutent de rien). Il s'y occupa pendant trois jours. On ne dit pas s'il y récolta des gifles, mais les trois jours écoulés, les 184 formaient encore le bloc.

Depuis, le baron a l'œil déconfit, surtout depuis hier : le patron de l'hôtel, pour des motifs qui ne s'impriment pas, l'a flanqué à la porte.

Bulletin de la Guerre

Placements à recommander aux tuteurs, femmes mariées

Emplois et remplois légaux

L'approvisionnement de charbon

Un projet de taxation

Les viandes frigorifiées

La répression de l'ivresse publique et la réglementation des débits de boissons à la Chambre

Nouvelles Diverses

Le baron Schenck

Mince, possédant un bon tailleur, ca valablement haitain, il paraît, quand il regarde les gens, laisser choir de son oeil à la façon des pièces de cent marks, le grand argentier de l'Allemagne en Grèce.

A mes rapides passages à Athènes, je l'avais rencontré, dans les couloirs de l'hôtel, attendant sa clientèle. Il avait installé son bureau au rez-de-chaussée ; c'est là qu'il guettait les hommes qui se considéraient comme une marchandise. Une fois, je le

DERNIÈRE HEURE

Service télégraphique spécial du PETIT JOURNAL

LES RUSSES reprennent l'offensive

Ils font 1.500 prisonniers dans un village

(Communiqué officiel russe)

Petrograd, 29 Juillet. A l'ouest et au sud de Mitau, le 26 juillet, engagements d'avant-garde à notre avantage.

L'ennemi, s'avançant de Ponievie, le 26, a été arrêté par nos arrières-gardes, près du village de Souvotch, où le feu de notre artillerie lui a infligé de lourdes pertes.

Sur le front de la Narew, violent feu d'artillerie. Près de Novogorod, l'ennemi continue ses tentatives pour traverser le fleuve.

Près de l'embouchure de la Chevka, l'ennemi a réussi, le 27, à s'emparer d'une partie de nos tranchées sur la rive gauche de la rivière ; mais une contre-attaque l'a rejeté de l'autre côté.

Sur la rive gauche de la Narew, depuis Dobrolenka jusqu'à la rivière du Pruth, combat opiniâtre sans changement de la ligne de front.

Sur la rive droite de la Narew, l'ennemi a pris l'offensive contre nos troupes opérant une contre-attaque au Nord de Serotok.

Près du village de Houdobrenskia, nous avons repoussé six attaques.

Sur la rive gauche de la Vistule, ainsi qu'entre la Vistule et la Wieprz, pas de changements importants.

Entre la Wieprz et le Bug, dans la nuit du 26 au 27, le combat a continué avec une grande opiniâtreté dans la région des villages de Rakoloupy et Maidan-Ostrowsky.

Ayant repoussé trois attaques opiniâtres de l'ennemi contre les hauteurs au Nord de Maidan-Ostrowsky, nos troupes ont pris l'offensive et se sont emparées de ce dernier village, faisant 1.500 prisonniers.

Dans la région de Groubchoff, l'ennemi continue à prononcer des attaques opiniâtres.

Au Nord du village de Stepanovitz, nous avons repoussé trois furieuses tentatives de l'ennemi pour rompre notre front et avons infligé à l'agresseur de lourdes pertes.

Au Sud de Sokal, nous avons prononcé avec succès une offensive contre les forces ennemies qui ont traversé près de Potouritz. Le 27 au matin, nos troupes se sont précipitées sur les hauteurs occupées par l'ennemi et ont fait de nombreux prisonniers.

L'ennemi a lancé de nouvelles forces pour contre-attaquer. Le combat continue avec acharnement.

Sur le Bug, supérieur et sur la Zlota-Lipa, supérieure, violent feu d'artillerie et tentatives de faibles détachements ennemis pour avancer.

Occupation provisoire de Mytilène par les Alliés

Athènes, 29 Juillet. Le gouvernement anglais a communiqué officiellement au gouvernement grec la décision des Alliés d'occuper provisoirement Mytilène pour des raisons militaires identiques à celles qui leur fit occuper Lemnos.

La note anglaise, rédigée en termes amicaux, assure que l'Angleterre et les Alliés respectent les droits souverains de la Grèce et elle ajoute que aussitôt que cessera d'exister les raisons exclusivement militaires qui nécessitent l'occupation de l'île, les alliés s'empresseront de l'évacuer.

LES SCÈNES SANGLANTES de Port-au-Prince

Washington, 29 Juillet. La population haïtienne a pénétré dans la Légation de France et en a arraché le général Guillaume, qui a été fusillé devant la légation.

Les désordres continuent, mais les émeutes évitent de tirer sur les Américains.

Le croiseur américain Washington est arrivé hier, à Port-au-Prince avec 700 marins et 100 fusiliers.

Des soldats d'infanterie de marine vont encore partir pour Port-au-Prince à bord du bateau charbonnier Jason.

LA ROUMANIE ravitaillerait l'Allemagne

Londres, 29 Juillet. De Bucarest au Times : La récolte, très abondante, est terminée presque partout.

Le gouvernement roumain a probablement l'embargo qui est mis, dès le commencement de la guerre, sur l'exportation des céréales et, comme les Dardanelles sont fermées, 3 millions environ de tonnes iront en Allemagne.

LES avions allemands

Gérardmer, 29 Juillet. Hier, à 18 heures, un avion a lancé quatre obus sur Gérardmer, atteignant un hangar, blessant mortellement une petite fille, et blessant grièvement trois soldats et quatre chevaux.

Poursuivi par les avions français, l'avion s'est enfui.

Ce matin, à 6 heures, deux autres avions ont lancé six obus dont un seul a porté, abîmant la toiture d'un bâtiment. — (Havas).

Un avion allemand est venu survoler Calais et a jeté quelques bombes qui n'ont occasionné que des dégâts matériels, sans atteindre aucun ouvrage militaire.

Un ambassadeur blessé

Madrid, 29 Juillet. Hier soir, trompé par l'obscurité, l'ambassadeur britannique est tombé dans le cage de l'ascenseur d'une hauteur de quatre mètres. L'ambassadeur souffre de plusieurs contusions et d'une commotion générale. Dans la matinée, son état était assez satisfaisant. Les médecins espèrent un rapide rétablissement.

Progrès remarquables des Italiens en Cordevole

Un régiment autrichien détruit Les Italiens font 1.485 prisonniers

(Communiqué officiel italien)

Rome, 29 Juillet. Dans la vallée en Cordevole, notre offensive a réalisé des progrès remarquables ; nos troupes y ont occupé la cote qui descend du col de Lann, sur la bourgade dite Pieve di Livinallongo.

Dans la vallée de la Padola, l'ennemi s'est avancé en forces le long de la grande route ; il a été repoussé laissant entre nos mains quelques prisonniers.

En Carnie, l'action de notre artillerie contre les ouvrages d'un barrage a continué ; une autre coupole du fort Hencel s'est effondrée.

Sur le Carso, dans la matinée d'hier, l'adversaire a déployé de grandes forces, et les appuyant à l'aide d'un feu violent d'artillerie, a essayé d'avancer dans la butte de Lann. Nous avons repoussé ces tentatives en infligeant de graves pertes à l'ennemi.

Des déclarations de prisonniers, il résulte que la contre-attaque a été accomplie par des troupes fraîches venant d'arriver sur le lieu de l'action. Parmi ces troupes se trouvaient au moins un régiment de Landesschützen (alpins) qui s'est trouvé presque entièrement détruit.

Notre marche en avant continue lentement.

Dans les actions des 27 et 28 juillet, nous avons fait dans l'ensemble mille quatre cent quatre-vingt-cinq prisonniers dont 27 officiers.

Signé : CADORNA.

L'anniversaire de la mort du roi Humbert I^{er} célébré sur le front

(Dépêche de notre correspondant)

Rome, 29 Juillet. Sur le front, au quartier général, en présence du roi et de l'état-major, l'évêque de guerre a célébré une messe funèbre à la mémoire du roi Humbert I^{er}, à l'occasion du quinzième anniversaire de sa mort tragique.

Dans plusieurs communes reconquises, les autorités ont improvisé des autels et ont célébré des messes devant les troupes recueillies et les populations italiennes réunies enfin à la patrie. — P.

A ROME

Rome, 29 Juillet. A l'occasion de l'anniversaire de la mort du roi Humbert, une messe de Requiem a été célébrée au Panthéon en présence de la reine et de la reine douairière, du duc de Gênes et du duc d'Orléans.

La famille royale et les représentants des autorités ont déposé des couronnes au Panthéon. — P.

Explosion dans l'arsenal de Malte

Rome, 29 Juillet. On télégraphie de Syracuse :

Une explosion s'est produite dans l'intérieur de l'arsenal de Malte. Un navillon a sauté et a enseveli vingt ouvriers.

Le sous-marin français "Mariotte"

Nous avons annoncé hier, d'après un communiqué du grand quartier général turc, que le sous-marin français Mariotte avait été coulé dans le détroit par un torpilleur turc.

Le ministère de la Marine qui n'avait reçu aucune nouvelle avant-hier, a donné hier la note suivante :

« L'escadre française des Dardanelles est sans nouvelles directes du sous-marin français Mariotte, qui était entré dans le détroit le lundi 26 juillet, à 4 heures du matin, pour opérer dans la mer de Marmara. »

« D'après des télégrammes de source turque, il aurait été coulé et 31 officiers et marins de son équipage seraient prisonniers. »

Un biplan pris feu à 100 mètres de hauteur

Etampes, 29 Juillet. Ce matin, à 9 heures, au cours d'un vol effectué derrière la ferme de « Ville Sauvage », un biplan monté par le maréchal des logis Duvois, du cinquième chasseurs à cheval, a pris feu à cent mètres de hauteur. Le pilote, projeté de cinquante mètres de hauteur, expira quelques minutes après.

L'appareil, complètement détruit, alla s'écraser quatre cents mètres plus loin.

A LA CANTINE D'ARGENTEUIL

A plusieurs reprises, le Petit Journal a parlé des services rendus par la cantine créée dès le début de la guerre à la gare de Grande-Cinture, à Argenteuil, par un groupe d'habitants de cette ville, sous la présidence de Mme Durand.

Grâce aux collectes faites en ville, grâce au concours entusiaste de la municipalité, puis du Comité de Paris, le personnel dévoué de la cantine d'Argenteuil a pu ravitailler nuit et jour tous les convois de blessés et de troupes et, à la Noël des soldats, un convoi au front de près de 3.000 paquets a pu être fait. Mme Poincaré, arrivée en automobile à trois heures de l'après-midi, a été reçue à la gare de Grande-Cinture, coquettement parvenue par M. Desfréne-Bast, maire d'Argenteuil, par Mmes Durand et Baudrier et par le personnel de la Grande-Cinture. Deux gerbes de fleurs ont été offertes à Mme Poincaré, qui a commencé la visite de la cantine et du poste de secours, tandis que partait un train qui renfermait des permissionnaires venant du front. Mais un autre train, ramenant au front de nombreux permissionnaires était signalé et mit la cantine à l'ouvrage.

En partant, Mme Poincaré a remis un don de deux cents francs à la cantine d'Argenteuil.

Les Turcs refoulés en Mésopotamie

Ils ont perdu 2.500 hommes et laissé aux mains des Anglais un important matériel

(Communiqué officiel anglais)

Londres, 29 Juillet. Officiel. — Après l'affaire accomplie dans le voisinage de Nasiriyeh, le 24 juillet, les Turcs en déroute ont battu en retraite vers le Nord, à plus de 25 milles ; ils avaient perdu 2.500 morts, blessés et prisonniers. Les prisonniers comprenaient 41 officiers, 690 hommes dont 200 blessés.

Nous avons pris un gros canon, douze pièces de campagne, deux mitrailleuses, plusieurs mitrailleuses, 1.000 gargarouses, 300.000 cartouches, ainsi que des explosifs, des bombes et d'autres fournitures d'artillerie.

Les pertes britanniques sont de 564 hommes, dont 9 officiers tués et 27 blessés.

Une note à l'Allemagne sur la destruction du "Lee-Lanau"

Washington, 29 Juillet. Aussitôt qu'il eut reçu le rapport du consul américain, M. Lansing, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, commença à préparer une note à l'Allemagne requérant le paiement d'une indemnité pour la destruction du vapeur Lee-Lanau, en se basant sur la violation du traité de 1828. — (Havas).

LE GÉNÉRAL MASNOU promu commandeur de la Légion d'honneur

Le tableau spécial de la Légion d'honneur porte la promotion au grade de commandeur du général de division à titre temporaire, Masnou, commandant une division du corps expéditionnaire. La proposition est ainsi motivée :

« Depuis le début des opérations dans la presqu'île de Gallipoli, le général Masnou fait preuve chaque jour des plus hautes qualités de chef militaire. Très grièvement blessé à la tête et à la jambe lors de l'engagement du 12 juillet. (Croix de guerre). »

Or n'a pas oublié que le général Masnou a succombé à ses blessures et que ses obusques ont eu lieu la semaine dernière à Toulon.

Pégoud, en permission, acclamé par les Parisiens

C'est dans l'après-midi d'hier, au sortir d'un restaurant de la Butte, près du Sacré-Cœur. Dans le taxi qui attend le long du trottoir montait un sous-lieutenant, la figure souriante, la poitrine ornée de la Légion d'honneur, de la médaille militaire et de la croix de guerre, et un monsieur aux cheveux gris. Une fois installés dans la voiture, pendant que le chauffeur mettait le moteur en marche, le monsieur âgé jeta un coup d'œil sur la lettre du sous-lieutenant, s'apercevant que les décorations chevauchaient les unes sur les autres, et les remet lui-même en place, soigneusement, avec une sollicitude quasi-maternelle.

Le geste a été vu, l'officier a été reconnu. C'est Pégoud, l'héroïque et populaire aviateur, qui, en permission à Paris, vient de déjeuner, dit-on, avec son père. En un clin d'œil la foule s'assemble, pousse des acclamations et applaudit frénétiquement. Lui, salué de la main, simplement, sourit encore, et pour se soustraire à cette manifestation spontanée, donne l'ordre au chauffeur de démanier.

La voiture se met en marche et disparaît au coin de la rue, pas assez vite cependant pour qu'on n'ait vu le « monsieur âgé » essuyer ses yeux d'un geste furtif.

Informations Politiques

A la commission sénatoriale de l'armée. — La commission sénatoriale de l'armée s'est réunie sous la présidence de M. Boudenot.

La commission a adopté définitivement, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

La commission a adopté également, après une longue discussion, les différents articles de la proposition de loi tendant à la réorganisation de l'armée de campagne.

CE QUE DIT la presse étrangère

L'héroïque résistance des Russes

De l'envoyé spécial du Times en Pologne :

J'ai été très fortement impressionné par la résistance magnifique de l'armée russe, dont la position devant Cholm n'est pas immédiatement menacée. Cependant, en raison de la facilité de concentration de l'ennemi et de son abondance de munitions, il ne faudra pas s'étonner si les Russes sont obligés de reculer vers le Nord.

Du critique militaire du Daily Telegraph :

La bataille de Lublin-Cholm, qui fait actuellement rage, est d'une importance capitale. D'après lui, il est possible que tout le plan de campagne allemand change. Dans ce cas, les armées germaniques subiraient un défaut moral et matériel très grave, et devraient renoncer à retrouver jamais, dans la guerre actuelle, les mêmes avantages dont elles disposent encore aujourd'hui.

Chaque adversaire qui une partie dont l'issue est considérable.

Du Daily Telegraph :

Les pertes des Allemands en Russie semblent formidables. Les trains ne cessent d'arriver dans les villes allemandes de l'Ouest bondées de blessés ; les hôpitaux sont comblés et on a été obligé d'en installer jusque dans les salles d'attente des gares. Chaque fois qu'un nouveau convoi arrive, on fait évacuer le public des stations.

De la Reichspost :

D'après des télégrammes de Petrograd, les milieux militaires russes déclarent que le développement des opérations sur le front étendu de la Vistule va prendre actuellement une importance de premier ordre, depuis que le général en chef a déclaré que le secteur du combat. Tout est prêt au point de vue stratégique et les dispositions prises ne laissent pas que de faire espérer une heureuse issue. L'armée russe va pouvoir utiliser complètement les forces de l'armée de Novogorodsk, qui, jusqu'ici, n'avaient joué aucun rôle. La bataille la plus importante et la plus sérieuse est en préparation et, malgré les effectifs considérables qui y prendront part, elle sera de courte durée. Les troupes militaires déclarent que le théâtre des opérations entre la Vistule et le Bug est une véritable arène dans laquelle se disputera la bataille décisive de toute la campagne.

LES TRIBUNAUX

La succession Edwards-Lantelme

Les héritiers de Mme Lantelme, l'artiste bien connue, morte tragiquement au cours d'une croisade qu'elle effectuait avec son mari sur le Rhin, sont écartés dans la succession de M. Edwards d'une somme de 700.000 francs, dont les intérêts avaient été fixés du vivant de ce dernier à 24.000 francs par an.

N'ayant pas reçu paiement de cette somme, les héritiers ont fait saisir-arrêter les sommes dues à la succession par le Théâtre Réjane, le Casino de Paris et le Secteur Trinité, immeubles dont M. Edwards était propriétaire. Mais M. Pellegrin, administrateur provisoire de la succession, et M. Godowski, avant-dernière femme de M. Edwards, créancière d'une rente de quarante-huit mille francs, ont fait opposition à cette saisie-arrêt. Le différend a été porté hier devant le président Monnier, jugeant en référé, lequel estime que l'état actuel de la liquidation de la succession de M. Edwards ne permettait pas de prévoir le résultat final et qu'il n'y avait pas lieu en conséquence de payer certaines créances de préférence aux autres.

NOUVELLES JUDICIAIRES

La Cour d'assises de la Seine a jugé hier toute une famille espagnole poursuivie pour émission de fausse monnaie.

Après plaidoiries de M^{rs} Donnay, Bloch, Henri Gérard, Loisel et Fernand Picard, la cour d'assises de la Seine a condamné la veuve Juan Rosa Molla à six années de réclusion, son gendre, Léon Ramon, à six années de travaux forcés, et Juan Molla à cinq années de réclusion. La fille et la bru de la veuve Juan Rosa Molla, également poursuivies, ont été acquittées.

UN COMITÉ PROTESTANT de propagande française à l'étranger

Un Comité protestant de propagande française à l'étranger, comprenant des représentants autorisés de tout le protestantisme français, s'est constitué sous le patronage du Conseil de la fédération protestante de France. Il s'est préoccupé de la campagne chaque jour plus violente de diffamations et de mensonges que la presse austro-allemande dirige contre notre patrie et contre nos alliés, dans les pays neutres, en particulier dans ceux où le parti allemand est en majorité.

Ce comité, dont les bureaux sont installés 102, boulevard Arago, fait le plus pressant appel à ses coreligionnaires et aussi à tous ses compatriotes pour lui fournir les ressources en argent nécessaires à cette œuvre toute patriotique.

Il ne suffit pas de semer quelques centaines de brochures ou de journaux, c'est par milliers qu'il faut les répandre, et c'est aussi toute une phalange de confidentiels qu'il faut envoyer dans les pays neutres. Les souscriptions doivent être versées au Comité de propagande française à l'étranger, chez MM. Mirabaud et Cie, 56, rue de Provence, Paris.

LES COMMISS et sous-agents des P.T.T.

M. Millard, ministre de la Guerre, vient de répondre à M. Emile Constant, député, qui lui avait demandé s'il ne serait pas possible d'établir un roulement pour les commiss et sous-agents des P.T.T., de telle sorte que ceux qui ont été mobilisés dès le début des hostilités, soient remplacés par leurs camarades restés affectés aux services de l'intérieur.

Les diverses fonctions de la poste aux armées ou de la télégraphie militaire sont attribuées au personnel de l'administration soit sur demande, soit suivant ses aptitudes professionnelles.

La question posée paraît donc s'appliquer au personnel versé dans les troupes combattantes.

En ce qui concerne ce dernier, on a été mobilisé.

Le commandant par les plus jeunes classes, les catégories d'agents et de sous-agents à l'absence desquelles l'administration a les moyens de suppléer sans risquer de compromettre la marche des services publics, quelle assure.

De plus, les facteurs des postes des classes 1901 et 1903 ont été adjoints aux vagues de corps de troupes, avec le grade de sous-officier.

En conséquence, aux vues de la guerre, on a incorporé les agents et sous-agents, anciens gradés qui, pour la presque totalité, ont obtenu au titre militaire, lors du 18 mars et 15 juillet 1889 et 21 mars 1905, l'emploi civil qu'ils occupent.

Dans cette catégorie spéciale d'incorporation, l'administration ne dispose pas des facilités de remplacement qui seraient nécessaires pour appliquer, le cas échéant, le roulement préconisé.

LE COMMERCE DES VINS et les mesures antialcooliques

L'état de guerre a amené les pouvoirs publics à prendre une série de mesures qui commencent à émouvoir les débitants.

Les Présidents des Chambres syndicales adhérentes à la Confédération nationale du commerce des boissons, restaurateurs et hôteliers se sont réunis, hier matin, à 10 heures, au local de la Confédération, 24, rue de Sévigné, en vue de discuter ces mesures.

« Ou cela s'arrêtera-t-il ? Si nous ne nous rebellons — ont-ils déclaré, hier, à maintes reprises — c'est la mort de notre commerce. » Et pour montrer leur volonté d'agir, ils ont voté un certain nombre de dispositions dont l'application n'apparaît pas toujours comme parfaitement pratique, telle la fermeture volontaire et simultanée de tous leurs établissements.

L'après-midi, une nouvelle séance s'est tenue dans une des salles des fêtes du Petit Journal.

À quatre heures, une délégation s'est rendue au Sénat, près de la commission des boissons, dessaisie actuellement, mais qui a promis, si le projet de loi en cours de vote de la Chambre avec des modifications, de ne pas présenter de rapport avant consultation des intéressés.

Ce matin, à 11 heures, M. Viviani, président du Conseil, recevait une autre délégation, à la tête de laquelle se trouvait M. Grizard, président de la Confédération nationale des débitants et hôteliers, et qui sera accompagnée de MM. Perret, Groussier, Brunet, Lande, Droin, Lenoir, Pucel, Nibelle, Desplas et Chaumet, députés.

Le but de cette démarche est non seulement de saisir les pouvoirs publics des résolutions prises, au point de vue des intérêts professionnels, par les Syndicats de débitants, mais encore de bien établir, aux yeux du gouvernement, la distinction à faire entre les établissements honnêtes, tenus par des gens honnêtes, et les maisons honnêtes que dirigent des hommes indignes du nom de débitants.

Les débitants sérieux réclament notamment une codification du régime à leur appliquer au lieu et place d'ordonnances contradictoires et mal équilibrées, et la suppression des primes à la gendarmerie pour la surveillance des débits dans les campagnes.

Le plan de campagne de la Confédération comportant surtout l'étude d'une loi à créer contre la destruction du commerce des boissons a été adopté.

Informations militaires

Les classes 1887-1888

M. Barthe, député de l'Hérault, avait demandé au ministre de la Guerre s'il était possible d'ajourner l'appel des classes 1887 et 1888 jusqu'après les travaux des champs.

Le ministre de la Guerre lui a répondu que la convocation des hommes des classes 1887 et 1888 n'était pas envisagée dans les circonstances actuelles et qu'il n'y sera procédé que quand les nécessités militaires l'exigeront impérieusement.

La Suisse acclame toujours nos grands blessés

(Dépêche de notre correspondant)

Genève, 29 Juillet. Le 13^e convoi des grands blessés est mixte et comprend 200 sauteurs et 150 grands blessés. Nos troupiers, qui n'avaient séjourné que quelques jours à Constance, paraissent avoir beaucoup souffert.

BOURSE DE PARIS

JEUDI 29 JUILLET 1915

Le calme continue sur toute la ligne, faute d'offres. Les rentes sont stationnaires, de 3 % à 6 %, le 3 1/2 % à 91 60. Sur les Fonds d'Etat étrangers, peu d'affaires, mais certains fermes. Les Chemins de fer ont une certaine résistance. Les Valeurs industrielles n'attirent pas l'attention. Les opérations en banque sont délaissées, le marché en étant insignifiant.

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour	VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour	VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour
Fonds d'Etat Français			Actions			Communes 1914		
3 % 1914	91 60	91 60	Banque de France	4480	4475	Commune 1915	406	406
3 % 1915	91 60	91 60	Banque d'Algérie	2225	2225	Commune 1916	414	414
3 % 1916	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1917	414	414
3 % 1917	91 60	91 60	Banque de l'Indochine	2225	2225	Commune 1918	414	414
3 % 1918	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1919	414	414
3 % 1919	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1920	414	414
3 % 1920	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1921	414	414
3 % 1921	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1922	414	414
3 % 1922	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1923	414	414
3 % 1923	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1924	414	414
3 % 1924	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1925	414	414
3 % 1925	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1926	414	414
3 % 1926	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1927	414	414
3 % 1927	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1928	414	414
3 % 1928	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1929	414	414
3 % 1929	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1930	414	414
3 % 1930	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1931	414	414
3 % 1931	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1932	414	414
3 % 1932	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1933	414	414
3 % 1933	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1934	414	414
3 % 1934	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1935	414	414
3 % 1935	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1936	414	414
3 % 1936	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1937	414	414
3 % 1937	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1938	414	414
3 % 1938	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1939	414	414
3 % 1939	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1940	414	414
3 % 1940	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1941	414	414
3 % 1941	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1942	414	414
3 % 1942	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1943	414	414
3 % 1943	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1944	414	414
3 % 1944	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1945	414	414
3 % 1945	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1946	414	414
3 % 1946	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1947	414	414
3 % 1947	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1948	414	414
3 % 1948	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1949	414	414
3 % 1949	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1950	414	414
3 % 1950	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1951	414	414
3 % 1951	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1952	414	414
3 % 1952	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1953	414	414
3 % 1953	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1954	414	414
3 % 1954	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1955	414	414
3 % 1955	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1956	414	414
3 % 1956	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1957	414	414
3 % 1957	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1958	414	414
3 % 1958	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1959	414	414
3 % 1959	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1960	414	414
3 % 1960	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1961	414	414
3 % 1961	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1962	414	414
3 % 1962	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1963	414	414
3 % 1963	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1964	414	414
3 % 1964	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1965	414	414
3 % 1965	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1966	414	414
3 % 1966	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1967	414	414
3 % 1967	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1968	414	414
3 % 1968	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1969	414	414
3 % 1969	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1970	414	414
3 % 1970	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1971	414	414
3 % 1971	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1972	414	414
3 % 1972	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1973	414	414
3 % 1973	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1974	414	414
3 % 1974	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1975	414	414
3 % 1975	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1976	414	414
3 % 1976	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1977	414	414
3 % 1977	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1978	414	414
3 % 1978	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1979	414	414
3 % 1979	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1980	414	414
3 % 1980	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1981	414	414
3 % 1981	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1982	414	414
3 % 1982	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1983	414	414
3 % 1983	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1984	414	414
3 % 1984	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1985	414	414
3 % 1985	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1986	414	414
3 % 1986	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1987	414	414
3 % 1987	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1988	414	414
3 % 1988	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1989	414	414
3 % 1989	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1990	414	414
3 % 1990	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1991	414	414
3 % 1991	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1992	414	414
3 % 1992	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1993	414	414
3 % 1993	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1994	414	414
3 % 1994	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1995	414	414
3 % 1995	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1996	414	414
3 % 1996	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1997	414	414
3 % 1997	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1998	414	414
3 % 1998	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 1999	414	414
3 % 1999	91 60	91 60	Banque de l'Inde	2225	2225	Commune 2000	414	414

Cours des Changes. — Londres, 27 à 27 1/2; New-York, 5,65 à 5,70; Suisse, 104 1/2 à 107 1/2; Italie, 88 à 91; Hollande, 2,27 à 2,30; Espagne, 5,34 à 5,39; Roule, 1,80 à 1,90; Scandinavie, 1,46 1/2 à 1,49 1/2; Portugal, 4,00 à 4,15.

AUTOUR DE PARIS

Bagnères. — On a enterré, hier, au cimetière de Bagnères, l'ancien gardien de la paix Raymond Vaudouin, âgé de 32 ans, adjudant de chasseurs à pied, mort à l'hôpital de Châtillon des suites des blessures qu'il avait reçues à Notre-Dame-de-Lorette. M. Laurent, préfet de police, secrétaire général de la préfecture de la Seine, et parvint après de longs efforts à la ramener saine et sauve.

Colombes. — M. Jules Gassot, employé de commerce, âgé de 55 ans, rentrant chez lui, boulevard de Gennevilliers, a été renversé par une automobile qui lui a brisé la colonne vertébrale. Il est mort à l'hôpital de Nanterre.

Gennevilliers. — Un marchand de bestiaux, M. Desbrieux, domicilié avenue du Point-de-Saint-Ouen, qu'on n'avait pas aperçu depuis cinq jours, a été découvert étendu au milieu de sa chambre dans un état complet de décomposition. L'enquête a établi que la mort était due à une affection cardiaque.

Hédouville. — Mme veuve Alix, née Victorine Maitre, âgée de 77 ans, qui avait quitté son domicile le 12 juillet, a été trouvée errant à Ambainville (Oise). Elle a été ramenée à son domicile par son fils.

Joinville. — Une enfant de 6 ans, Marceline Brignon, étant tombée dans la Marne, son frère, Julien, âgé de 14 ans, se jeta résolument à l'eau et parvint après de longs efforts à la ramener saine et sauve.

Juvigny-sur-Orne. — Une jeune fille, Mlle Lucette Leprieux, âgée de 14 ans, s'est tuée en jouant avec une carabine.

Pantin. — Deux wagons d'un train de marchandises venant de Noisy-le-Sec ont déraillé, vers 3 heures du matin, près de la gare de Pantin. Il n'y a eu aucun accident de personnes.

Versailles. — Deux prévisions d'armes ont été trouvées au parc automobile et à la caserne du 1^{er} génie à l'occasion de la remise de croix de guerre à des soldats revenant du front.

Vincennes. — Un vol d'un cheval empaillé, rue de Paris, M. Adolphe Elmart, domicilié boulevard Voltaire, à Paris, a été trouvé sur un long parcours et grièvement blessé.

POUR LA VICTOIRE DES ALLIÉS

Londres, 29 Juillet.
Suivant une dépêche de Bombay au Daily Telegraph, on annonce que les communautés musulmanes et hindoues organisent pour le 4 août de grandes réunions où des prières seront faites pour la victoire des alliés.

Le Sang de la France

QUATRIÈME PARTIE

AUX AMBULANCES

III (Suite)

Sur le front

Tous ces soldats livrés à eux-mêmes... à leur initiative... à leur instinct surtout... ne cherchaient plus qu'à échapper à la mort par un acte éperdu... mais sur un acte par cet expédient qui devenait, depuis quelques jours, de plus en plus employé, maintenant qu'ils commencent à savoir que les Français ne faisaient pas comme eux, qu'ils avaient fait, et qu'ils ne tuaient pas leurs prisonniers.

Ils allaient délibérément à la rencontre des poils en levant les mains et en criant : « Kamerate ! Pas kapout ! »

Et on les dirigeait sur l'arrière en leur répétant : — Sale Boche... Ce que tu vas rigoler quand tu boulotteras à ta faim !

On était donc en train de faire la chasse à tout ce qui errait avec une allure suspecte sur le plateau que la défaite allemande avait couvert de morts et de blessés.

Lorsque le fourrier Lafrey et le caporal Neulat, qui étaient devenus des « pots », comme disait Augustin en son langage imagé, et qui se retrouvaient bien vite, rusaient qu'on rompaient les rangs, firent

l'apparition sur le terrain où la bataille avait fait rage, en avant des tranchées allemandes.

Il s'avancèrent côte à côte, le fusil sous le bras... l'œil au guet... occupés, eux aussi, à cette besogne de police qui était en même temps une chasse au Boche... et une promesse de vainqueurs sur le champ de bataille.

Lorsque Sylvain, tout à coup : — Eh ! Lafrey... un homme, là-bas, qui s'enfonce dans le buisson.

— Allons voir.

C'était maintenant petit jour.

On commençait à distinguer assez nettement les objets.

Et Neulat voyant un « pot » qui se dirigeait délibérément de ce côté :

— Méfie-toi, Lafrey ! fit-il tout bas.

— De quoi ? demanda le fourrier, qui parlait aussi à son camarade en éteignant sa voix.

— Du Boche. Il ne se gênerait pas pour t'envoyer un sale coup de traître s'il voyait le moyen de se barrer après. Et comme tu ne sais pas s'il le voit, ce moyen... méfie-toi, que je te dis.

— Je ne le perds pas de l'œil... et j'ai mon fusil en main... T'en fais pas, Neulat.

— Et puis, je suis là, mon vieux... T'embête le pas.

C'est que vraiment la situation n'était pas tout à fait sans danger.

Le hasard, en ce moment, les laissait seuls dans ce coin où les morts s'entassaient et d'où, tout à l'heure, on avait retiré les blessés pour les porter aux premières ambulances.

— Oh ! mais... c'est un chopin... murmura le fourrier... Un officier, mon vieux Neulat !

Où, à la casquette plate, à la longue tunique, au sabre dont le fourreau traînait par terre, on reconnaissait un officier.

Il rampait dans les broussailles...

puis, entendant du bruit, il s'était brusquement arrêté, croyant peut-être qu'il était bien caché et que ces deux soldats français ne se douteraient pas de son voisinage.

Il allait bientôt s'apercevoir de son erreur.

Le fourrier Lafrey avait fait encore quelques pas... de son côté, oui... mais quelques pas indécis... comme s'il marchait à l'aventure, sans but bien déterminé.

Et puis, tout à coup, d'une formidable détonation, il avait bondi... et, avant que le Boche eût eu le temps de faire un mouvement, il était accroupi sur lui, il l'avait pris par le cou qui se tortillait, de deux mains, comme dans un étau... il le maîtrisait déjà... et il criait de sa plus belle voix :

— Neulat ! Il y a du bon... prends-lui seulement les pattes pour l'empêcher de gémir... parce qu'il rue, ce sauvage-là.

Maintenant, ils étaient accroupis tous les deux sur l'officier allemand qui, la face contre terre, à moitié étouffé par Lafrey, convaincu par quelques rudes bourrades des deux poils qui était inutile de résister plus longtemps, cessait de se convulser... et restait immobile, après avoir péniblement haleté :

— Je me rends !

Trois mots qui lui avaient prononcés en français très pur et sans le moindre accent.

Alors, seulement l'étreinte des deux poils s'était un peu relâchée... pour lui permettre, en même temps qu'il prenait une gorgée d'air, de se retourner et de montrer enfin son visage.

— Neulat ! avait triomphalement crié... presque rugi le fourrier... Neulat ! c